

# LE PUBLICISTE.

DUODI 22 Messidor, an VIII.



Rapport circonstancié fait par le général Lecourbe au général Moreau, sur le passage du Danube et la bataille d'Hochstet. — Arrivée à Paris du citoyen Fadeleux, aide-de-camp du général Lecourbe, apportant les drapeaux pris à la bataille d'Hochstet. — Détails sur les mouvemens de l'armée du Rhin en Baviere. — Bruit de la conclusion d'un armistice en Allemagne.

## ITALIE.

De Rome, le 15 juin (24 prairial).

Dès qu'on apprit ici les premiers progrès de Bonaparte, le gouvernement fit partir le dépôt de malades français. Ils ont du s'embarquer à Civita-Vecchia, sur des bâtimens mahonnais. Le gouvernement a craint qu'ils ne se missent à la tête des mécontents, si l'armée française continue à faire des progrès.

Les négocians Scheibert ont été condamnés à mort par la junte criminelle, comme adhérens des Français dans la conquête de Naples. On dit qu'à la demande de la reine, ils seront transférés dans cette ville pour y être exécutés.

## ALLEMAGNE.

De Munich, le 27 juin (8 messidor).

Hier, à cinq heures du soir, nous entendîmes une forte canonnade qui dura jusqu'à la nuit. A huit heures, il arriva une estafette de Schwabhausen, avec la nouvelle que les Français n'étoient plus qu'à une petite lieue de cette ville. Bientôt après l'on apprit qu'il s'étoit engagé une action très-vive entre les troupes bavaoises & l'ennemi, sur les hauteurs situées en-deça de Dachau vers Schwabhausen. Il paroît qu'une colonne française a tourné la ligne de ce côté.

L'électeur est parti d'ici aujourd'hui à trois heures de l'après-midi pour Landshut. Le ministre impérial a pris la même route.

Du 28, à dix heures du matin. — Toutes les troupes sous les ordres du duc de Birkenfeld, qui étoient ici, sont parties la nuit dernière.

Hier, à neuf heures & demié, les hulans qui étoient dans les environs de Dachau, sont passés près de notre ville & se sont portés au-delà de l'Isar; ils ont été suivis de l'artillerie & des bagages.

D'Ingolstadt, le 28 juin (9 messidor).

Le combat qui s'est livré hier dans les environs de Neubourg, a été très-opiniâtre & très-sanglant. Les Français occupoient en forces le bois dit Burgwald; ils soutinrent pendant long-tems l'attaque des troupes autrichiennes & bavaoises, mais celles-ci ayant fondu sur l'ennemi avec la bayonnette, ce dernier fut enfin forcé à abandonner le bois & à se retirer. Les Autrichiens s'avancèrent ensuite jusqu'à Burgheim.

A dix heures du soir l'action recommença; les Français, qui avoient reçu des renforts, regagèrent le terrain qu'ils

avoient perdu: ce matin ils sont entrés à Neubourg. Les troupes impériales se trouvent maintenant dans nos environs; leur camp s'étend dans la plaine en deçà du Danube, jusques du côté de Gemersheim & Oetting. Le quartier-général est arrivé ici à midi.

De Ratisbonne, le 29 juin (10 messidor).

Avant-hier; les troupes impériales reprirent Donawerth. Cependant l'armée autrichienne continue de remonter le Danube; le quartier-général du général Kray est à Ingolstadt depuis hier. L'ennemi a porté des forces considérables sur la rive droite du Loch, & il a déjà pénétré dans la Baviere.

## RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

ARMÉE DU RHIN.

Nous recevons, en ce moment, le rapport du lieutenant-général Lecourbe, au général Moreau, sur le passage du Danube & sur la bataille d'Hochstett. Ce rapport, très-bien fait, prouve que Lecourbe écrit comme il se bat.

Au quartier-général à Hochstett, le 2 messidor.

Lecourbe, lieutenant-général, au général en chef Moreau.

L'opiniâtreté de l'ennemi à ne point abandonner Ulm qui lui servoit de pivot, quelque mouvement que vous fissiez, vous ayant déterminé à faire marcher l'armée par sa droite, & tenter le passage du Danube, dès le 8, je m'occupai de faire reconnoître la rive droite de ce fleuve, J'appris que tous les ponts depuis Gunbourg à Neubourg étoient coupés & défendus par de l'artillerie, infanterie & cavalerie.

Quoique sans barques, sans pontons, en un mot, sans moyens, je ne perdis pas l'espoir de réussir. Après avoir trompé l'ennemi sur le véritable lieu du passage, en faisant beaucoup de démonstrations sur Dillingen, Lavingen & Hochstett, les 28 & 29 prairial; ayant appris par les reconnoissances faites par le général Juthod que les ponts de Gremem & Blinthem n'étoient pas aussi dégradés que les autres, je résolus, le 29 au soir, de tenter le passage sur ces deux points, le 30 au matin.

Je donnai ordre, en conséquence, au général Gudin de conduire, pendant la nuit, la division qu'il commande dans les bois en arriere de Blinthem: pareil ordre fut donné au général Montrichard de suivre avec la sienne celle de Gudin, & au général d'Hautpoult d'être prêt avec sa cavalerie. Je comptois sur cette dernière arme, lorsqu'elle pourroit passer, pour culbuter tout ce que je rencontrerois. Elle devoit m'être de grande utilité dans les vastes plaines d'Hochstett où celle



de l'ennemi, supérieure en nombre, pouvoit me rejeter sur la rive droite.

Le 30, à cinq heures du matin, tous mes moyens se trouverent réunis aux lieux indiqués. Tous les généraux & chefs des différentes armes y réunirent aussi leur zèle & leur bravoure accoutumés. J'avois fait tirer des différens corps une compagnie de nageurs, à la tête de laquelle se mit le citoyen Degrométy, adjudant-major à la 9<sup>e</sup>. Deux mauvaises nacelles, que j'avois pu trouver, servirent à passer les armes & les gibernes des nageurs. Le général Gudin, chargé de l'attaque, la dirigea de concert avec les généraux de brigade Laval & Juthod, avec tant d'activité & de bravoure, qu'après une canonnade de peu de durée, l'ennemi fut forcé d'abandonner ses défenses sur les points de Blinthem & Grummen.

La chose la plus extraordinaire étoit de voir ces braves nageurs absolument nus, au nombre de 70, endosser la giberne & le fusil, s'avancer rapidement sur les postes ennemis, les enlever, prendre leurs pièces de canon & les tourner contre eux. La postérité aura peine à croire ces actes de dévouement, que le froid qu'il faisoit ce jour-là rend encore plus méritant.

Ce n'étoit pas assez d'avoir pu parvenir à éteindre le feu de l'ennemi sur les points du passage, il falloit promptement réparer les ponts. Les sapeurs & pontonniers, guidés par le chef de bataillon du génie Galbois, y déployèrent un zèle & une activité rare. Bientôt l'on put passer de l'infanterie & ensuite de la cavalerie.

Le général Gudin appuya d'abord ses travaux par un bataillon dans chacun des villages de Blinthem & Grummen, & je m'occupai alors de faire passer toute la cavalerie que j'avois pu réunir.

Je n'avois pas de tems à perdre. La réserve de l'ennemi, en cavalerie, sur-tout, arrivoit de Dillingen & Hochstett d'un côté, & de Donawerth de l'autre. Ce fut alors que je cherchai à couper la communication des ennemis, en me portant sur le village de Schweningen, qui se trouve un peu plus rapproché des côtes boisés qui bordent le Danube à des distances inégales, & tirer parti de mon infanterie. Le village fut pris & repris. J'ordonnai à l'adjudant-général Mangin de s'en emparer au pas de charge avec quelques pelotons. Le village fut emporté, & l'adjudant-général Mangin blessé légèrement d'un coup de mitraille.

Ma cavalerie obligée de passer un à un, m'impatiençoit. L'ennemi se renforçoit à vue d'œil par les réserves qu'il recevoit de Donawert. Déjà six pièces de canon foudroyoient le village de Schweningen, & quelques pelotons d'hussards de la 8<sup>e</sup>, qui étoient répandus dans la plaine. L'ennemi avoit en outre 400 chevaux, & plus de 4 mille hommes d'infanterie.

D'un autre côté, je voyois la nombreuse cavalerie ennemie qui descendoit sur Blinthem, pour essayer de rétablir sa communication avec le corps venant de Donawert. Le moment étoit pressant & périlleux. Je chargeai le général Gudin de se porter sur Blinthem, de tenir à outrance le village & de presser le passage de la cavalerie de la réserve; les ponts ne pouvoient pas encore passer d'artillerie.

Le village de Schweningen étoit tellement foudroyé, que notre infanterie étoit sur le point de l'abandonner. Deux escadrons du 1<sup>er</sup> régiment de carabiniers m'arrivèrent. Je réunis à deux faibles pelotons d'hussards du 8<sup>e</sup>, un peloton du 11<sup>e</sup> régiment de dragons, qui me servoit d'escorte, &

j'ordonne une charge sur la ligne ennemie qui s'avançoit en bon ordre, & soutenue par six bouches à feu.

Le citoyen Greimlot, capitaine commandant le premier escadron de carabinier, exécute son mouvement de charge avec une telle précision, qu'en moins de dix minutes la ligne ennemie est enfoncée & poursuivie chaudement. Deux bataillons du régiment de Wurtemberg se forment en bataillons carrés. Mon aide-de-camp Vadeleux se précipite au milieu de la colonne, & va faire prisonnier de sa main le commandant du régiment; il est suivi par quelques braves carabiniers qui enlèvent les drapeaux. Six pièces de canon, 2500 prisonniers, tous les caissons & équipages tombent en notre pouvoir sur ce point: quatre autres pièces qui arrivoient encore sont enlevées sans avoir tiré un seul coup de canon, ainsi que quatre drapeaux & 300 chevaux. Ce ne fut bientôt plus qu'une déroute jusqu'à Donawerth. Le chef de bataillon Cauchois, commandant le 1<sup>er</sup> régiment de carabiniers, s'est conduit avec la plus grande distinction.

Ayant mis de ce côté l'ennemi hors d'état de me nuire, je laisse au général Laval le soin de poursuivre les fuyards jusqu'à Donawerth, & je cours sur Blinthem & Hochstet; où les généraux Gudin & Montrichard avoient eu beaucoup de peine de soutenir le choc des ennemis, qui cependant se retiroient en bon ordre sur Dillingen. Son infanterie longeoit le Danube, suivie par la 37<sup>e</sup> demi-brigade de la division Montrichard & par un escadron du 9<sup>e</sup> de hussards; mais sans cesse couverte par quelques bouquets du bois, & protégée par une cavalerie nombreuse, elle n'avoit pu encore être entamée: Le 6<sup>e</sup> régiment de cavalerie s'est distingué sur ce point.

Je me mets à la tête de la cavalerie, composée du 2<sup>e</sup> régiment de carabiniers, du 9<sup>e</sup> de cavalerie, & des cuirassiers. Le 9<sup>e</sup> de hussards flanquoit & couvroit la ligne. Il n'étoit pas prudent de hasarder notre infanterie dans la plaine. Voyant que notre cavalerie avoit pris une fausse direction, & qu'elle étoit séparée de l'ennemi par un ruisseau & un ravin, j'ordonnai au régiment de cuirassiers de traverser le village de Scherzeim & d'aller aborder les ennemis qui se retiroient sur Dillingen par la chaussée d'Hochstet. Ce mouvement s'exécuta avec rapidité. Le chef de brigade Merlin, commandant ce régiment, fit une charge si vigoureuse sur la cavalerie ennemie qui protégeoit la retraite de l'infanterie, qu'elle se débanda & se retira en désordre en abandonnant l'infanterie au nombre de quatre mille hommes; en vain le régiment de Veinkem voulut-il se jeter dans les fossés de Dillingen & y tenir ferme, les cuirassiers percèrent la colonne & ramenèrent 1800 prisonniers. La déroute fut complète jusqu'à Lavingen, Gundelfingen, & de tous côtés on voyoit ramener des hommes & des chevaux. Les généraux Sarray & Nauendorff manquèrent d'être pris.

Jusqu'à lors, deux régimens seuls de cavalerie de ligne avoient donné avec le 9<sup>e</sup> de hussards. Lavingen fut emporté, de même que Dillingen, avec cinq pièces de canon. L'ennemi, en se repliant sur la Brentz, se trouvoit plus à même de recevoir des renforts d'Ulm; déjà l'on appercevoit des colonnes de cavalerie qui descendoient le Danube. L'infanterie n'ayant pu suivre assez vite, j'établis ma ligne de cavalerie, à quatre heures du soir, entre Lavingen & Gundelfingen. Le peu que j'en avois, la fatigue qu'elle avoit éprouvée, l'absence de l'infanterie, me fit ralentir ma marche, dans le dessein de prendre position sur Legg, en attendant les divisions que m'amenoit le général en chef.

Nou  
rien en  
mouve  
frais a  
division  
de l'in  
gere se  
qu'il ai  
Je n  
s'ébran  
du 2<sup>e</sup>.  
à leur  
biniers  
en des  
charg  
L'e  
ne me  
donné  
cavale  
trois r  
habile  
pours  
bravo  
ayant  
à plus  
vu; d  
lerie o  
donné  
avoit

Les  
succès  
chiens  
appris  
cheyr  
comm  
Donn  
casior  
de sa  
La  
que la  
où ja  
Je  
5 dra  
nomb  
nels,  
caisso  
& les  
toire  
Deca  
de vo  
Penn  
ment  
sept l

men  
ligné  
tand  
Celle  
nous  
gés-

T  
rable  
La

men  
ligné  
tand  
Celle  
nous  
gés-

T  
rable  
La

men  
ligné  
tand  
Celle  
nous  
gés-

T  
rable  
La

men  
ligné  
tand  
Celle  
nous  
gés-

T  
rable  
La



Nous restâmes en présence jusqu'à six heures du soir sans rien entreprendre. A cette heure j'aperçus beaucoup de mouvemens dans la ligne ennemie. Des corps de cavalerie frais avoient renforcé. Le général Klinglin avoit amené sa division. Je m'attendois à essayer une charge. Je fis avancer de l'infanterie sous les murs de Lavingen. L'artillerie légère se trouvant en mesure, je fis dire au général J'Hautpoul qu'il aît à soutenir le choc & manœuvrer en conséquence.

Je ne fus pas trompé. Bientôt la première ligne ennemie s'ébranle & ramène quelques escadrons du 9<sup>e</sup>. de hussards & du 2<sup>e</sup>. régiment de carabiniers. Les cuirassiers s'ébranlerent à leur tour, & de concert avec les 9<sup>e</sup>. hussards & 2<sup>e</sup>. carabiniers, chargent l'ennemi, le rejettent sur sa seconde ligne en désordre. Une centaine de chevaux furent pris dans cette charge.

L'ennemi avoit encore une seconde ligne très-forte. Il ne me restoit plus que le 9<sup>e</sup>. de cavalerie qui n'avoit pas donné; je le fais avancer. Au même instant, toute la cavalerie autrichienne s'ébranle de nouveau & ramène les trois régimens qui l'avoient repoussée. Le 9<sup>e</sup>. manœuvra si habilement sur les flancs de l'ennemi qui s'abandonnoit à la poursuite, que la charge qu'il exécute avec la plus grande bravoure, donne le tems de rallier les autres régimens qui, ayant fait volte face, poursuivent les cuirassiers autrichiens à plus d'une demi-lieue. Le choc fut terrible; je n'ai pas vu; depuis la guerre, une charge aussi complète de cavalerie contre cavalerie. De notre côté, quatre régimens ont donné à-la-fois; mais vous en connoissez la force. L'ennemi avoit plus de 5000 chevaux qui ont pris part à l'action.

Les avantages de cette journée sont incalculables. Ce succès de cavalerie a porté la crainte dans celle des Autrichiens, sur laquelle ils fondoient leurs succès. La nôtre a appris à ne pas la craindre. Les chefs de bataillon Ducheyron, commandant le 9<sup>e</sup>. de hussards; Colincourt, commandant le 2<sup>e</sup>. de carabiniers; Merlin, les cuirassiers, Doumère, le 9<sup>e</sup>. de cavalerie, ont donné dans cette occasion, ainsi que tous les officiers & cavaliers, des preuves de sang-froid, bravoure & intelligence.

La cavalerie ennemie, quoique moitié plus nombreuse que la nôtre, nous a abandonné les vastes plaines d'Hochstet, où jadis les Français furent malheureux.

Je croyois la journée finie, & certes elle avoit été heureuse: 5 drapeaux, 15 pièces de canon, 5 mille prisonniers, au nombre desquels se trouvent un colonel, 2 lieutenans-colonnels, 2 majors & 70 officiers, 7 à 800 chevaux, tous les caissons, bagages & magasins, sur-tout ceux de Donawerth, & les morts dont la plaine étoit parsemée attestoient la victoire la plus complète, quand, à huit heures, les généraux Decaen & Grandjean m'amenerent quatre à cinq régimens de votre réserve. Me trouvant alors en mesure de repousser l'ennemi au-delà de Brentz, j'ordonnai encore un mouvement général de cavalerie; l'ennemi avoit reçu des renforts; sept bataillons venant d'Ulm l'avoient enhardi: il avoit recommencé une canonnade très-vive, lorsque je fis avancer ma ligne. Le 37<sup>e</sup>. se porta sur Gandelzigen, dont elle s'empara, tandis qu'avec la cavalerie nous nous portâmes sur Brentz. Cette charge faite à nuit close, & dont vous avez été témoin, nous a encore procuré 5 à 400 chevaux & 300 voitures chargées de vivres & grains.

Tous ceux qui ont combattu dans cette journée mémorable ont montré la plus grande bravoure.

La 94<sup>e</sup>. demi-brigade, qui a passé la première, s'est cou-

verte de gloire, ainsi que la 10<sup>e</sup>. légère. J'ai à regretter le nom d'un brave de cette demi-brigade, qui, blessé mortellement, s'écria, en me voyant, *vive la république!*

Les carabiniers ont montré dans cette journée qu'ils étoient les greadiers de la cavalerie. Un de ces braves, qui ne vent pas se nommer, ayant vu dans la mêlée le citoyen Lacroix, officier d'état-major, blessé & renversé de son cheval, mit pied à terre, le couvre de son corps, & le remonte sur son cheval.

Les corps mobiles de chirurgie se sont encore signalés dans cette journée. Le citoyen Percy, qui les dirigeoit en personne, avoit sagement pris ses mesures, qu'aucun des blessés n'a attendu pour être relevé & secouru. Cette utile institution acquiert de jour en jour de nouveaux droits à la reconnaissance de l'année & à l'attention particulière du gouvernement. Tous les aides-de-camps & officiers d'état-major ont donné, dans cette journée, des preuves de bravoure, particulièrement mes aides-de-camps Gauthier, Noinet & Foulon. L'adjutant-général Delot, son adjoint, Cuenot, Frestel, aide-de-camp du général Laval, tous ont chargé à la tête de la cavalerie.

Signé, LECOURBE.

De PARIS, le 21 messidor.

Le citoyen Wadeloux, aide-de-camp du général Lecourbe, qui s'est tant distingué au passage du Danube, vient d'arriver à Paris, chargé par le général Moreau de présenter les drapeaux pris à la journée d'Hochstet.

— Une lettre de Strasbourg annonce qu'on vient d'y apprendre que l'armistice est enfin conclu entre Moreau & Kray. Ce dernier s'est décidé à livrer la forteresse d'Ulm. Nous croyons toujours que cette nouvelle est trop importante pour qu'on en soit instruit à Paris avant le gouvernement; & quelque positive que soit la lettre de Strasbourg, elle nous paroît mériter confirmation.

— Le général Lecourbe se porte de Neubourg sur Ingolstadt, où le général Kray a pris une forte position.

Le général Ney s'avance sur Neumark pour y attaquer Starray, qui paroît ne pas vouloir s'arrêter devant cette place, & fait des mouvemens pour se replier sur Amberg, & de là sur Egra en Bohême. Il semble qu'il n'y ait aucun accord dans les opérations des divers généraux autrichiens, tant est grande la désunion qui regne parmi eux.

Si notre armée continue les hostilités avec la même vigueur, Kray sera forcé de se replier sur Lintz. Toutes les lettres, tant de notre armée que de l'Allemagne, s'accordent à dire que son armée est dans le plus grand délabrement.

— Le général Klein, qui commandoit nos troupes en avant de Kell, part pour Mayence, où il commandera la cavalerie de l'armée de Sainte-Suzanne.

Les troupes qui étoient sous ses ordres ont opéré leur jonction avec le corps du général Beauregard, en avant de Vieux-Brisach, entre Offembourg & Fribourg. Les communications avec la grande armée sont entièrement rétablies.

— L'ex-directeur Laharpe, qui avoit été arrêté à la suite de sa dénonciation contre Mousson, s'est évadé.

— Une question bien singulière s'est élevée, il y a quelques jours, dans le sénat helvétique: il s'agissoit de savoir si la torture seroit maintenue ou abolie. Des orateurs ont disserté longuement sur cette question, qui paroissoit résolue par les meilleurs criminalistes de l'Europe. Enfin, après une discussion approfondie, le sénat a reconnu que la torture avoit ses avantages, & elle a été maintenue.



*Suite de l'extrait du discours de Stanislas Boufflers (1).*

Il est difficile de parler de philosophie dans un tems où l'on a tant abusé de ce nom. Boufflers rappelle avec esprit l'écrivain philosophe à son véritable but. Il l'avertit qu'il doit plaider devant tous les hommes et pour tous les hommes contre leurs éternels ennemis, les vices et les erreurs; & comme il craint que la sévérité de la morale n'effraye notre imagination légère, n'émousse notre sensibilité & n'effarouche les passions qu'il faut apprivoiser, il invite le drame, le roman, la satire, l'apologie, le dialogue, enfin la prose & la poésie à parer la raison de leurs charmes, & à lui offrir à l'envie leurs secours & leurs tributs. Mais en exhibant le courage des hommes tentés d'embrasser ce genre utile, il ne dissimule pas la difficulté d'enseigner ce que chacun croit savoir, & d'écrire ce que tout le monde a lu: après tant de grands maîtres, comment se faire distinguer? comment être neuf, en traitant une matière où l'on paroît avoir épuisé toutes les vérités & toutes les erreurs?

Examinez bien, dit Boufflers, s'il peut y avoir en ce genre une nouveauté qui ne soit pas une folie, ou même une folie qui soit nouvelle. Il indique cependant un moyen pour paroître nouveau, c'est de penser toujours ce qu'on écrit, moyen, par malheur, aussi rare qu'il paroît ordinaire; il remarque avec raison que Montaigne savoit s'approprier par une heureuse originalité tout ce qu'il puisoit chez les anciens, & qu'il ressembloit trait pour trait à Plutarque, non comme une insipide copie à un tableau piquant, mais comme un aimable jeune homme à un aimable vieillard.

La médiocrité, qui ne peut dans aucun genre parvenir à paroître originale, se plaint sans cesse des entraves que les règles de l'art opposent à sa marche; Boufflers, qui leur fut toujours soumis sans en être moins libre, avoue que la règle est un tyran; mais le génie, dit-il, soumis à ses caprices, comme Hercule à ceux d'Eurysthe, y trouve plus de gloire que de peine.

La première partie de ce discours est terminée par un morceau sur le goût, sujet délicat qu'il effleure avec grace, parce qu'il appartient plus au sentiment qu'à l'analyse. Boufflers dit que le goût est le tact de l'esprit, le sentiment de ce qui doit plaire, ou la notion des convenances appliquées aux objets d'agrément. Le portrait qu'il trace de l'écrivain qui manque de goût est très-piquant; c'est une glace fidelle, dans laquelle cependant beaucoup de nos beaux esprits modernes verront leur image sans s'y reconnaître; prodigues dans leurs écrits d'ornemens inutiles, ils ne sentiront jamais qu'ils ressemblent à cet empereur romain qui étouffoit ses convives sous des monceaux de fleurs.

On pourroit reprocher à l'auteur d'avoir embrassé trop d'objets dans cette première partie de son discours, & de les avoir parcourus trop rapidement. Le charme qu'il répand sur tout ce qu'il touche, dispose le lecteur à trouver chaque article trop court, & l'on est si content de l'esquisse, qu'on regrette de ne pas voir le tableau tout entier.

La seconde partie de cet écrit est peut-être encore plus piquante que la première. Boufflers, après avoir observé ce

que les hommes ont fait pour les lettres, examine ce que les lettres font sur les hommes. Après avoir prouvé la réaction de nos occupations sur notre caractère, il démontre que nos occupations journalières modifient notre existence, changent notre nature, & nous font porter les marques de nos habitudes, comme l'esclave porte celles de sa chaîne. Il est, en effet, très-facile, en observant les traits, la marche, le maintien de la plupart des hommes, de deviner leurs différentes professions; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que ces diverses positions où les hommes se placent, leur font envisager le bonheur sous des aspects variés, & les portent à former, pour leur bien individuel, des souhaits qui sont presque toujours en opposition avec le bien général.

Naturellement le guerrier craint la paix, l'avocat la concordance, le médecin la santé, le marchand l'abondance. De cette observation fine & juste, l'auteur déduit une conséquence très-naturelle; c'est que l'homme de lettres seul doit avoir toujours des désirs conformes au bonheur du genre humain, & peut, suivant la belle expression d'un ancien, vivre à vœu découvert. La paix & l'ordre lui sont utiles pour la tranquillité de ses travaux; une sage liberté peut seule donner l'essor à son génie. Le progrès des lumières lui est nécessaire pour avoir plus de lecteurs & de meilleurs juges; enfin, son génie même est social. Boufflers tire parti de cette vérité pour attaquer des préjugés trop accrédités par la sottise, & pour disculper les gens de lettres des reproches multipliés que leur prodigua en tout tems l'envie. Il est impossible de mieux plaider la cause du mérite contre la médiocrité. Les gens de lettres doivent nécessairement participer aux faiblesses & aux vices de l'humanité; leurs fautes paroissent encore plus saillantes, & sont plus remarquées; mais il faut convenir qu'ils doivent en général être plus honnêtes que les autres hommes.

Tout livre digne d'être lu, dit Boufflers, est nécessairement moral; un grand génie a besoin d'un cœur honnête, comme un beau visage a besoin d'une bonne physionomie. L'historien pour être cru, doit être estimé. Le poète sans élévation d'âme ne peut peindre l'héroïsme ni la vertu.

L'amour-propre est le reproche banal que la vérité des ignorans adresse toujours aux gens de lettres. Boufflers prouve très-évidemment qu'ils sont loin d'être exempts de cette faiblesse, commune à tous les hommes: leur amour-propre au moins n'a de dangers que pour eux, & ne produit que des ridicules, tandis que celui des autres classes de la société devient souvent la cause de tous les crimes. On accuse les poètes de flatterie; mais leur encens est mêlé d'utiles leçons: il purifie souvent l'âme qu'il élève. La flatterie du courtisan est au contraire un poison qui corrompt le cœur. Horace rendit, peut-être, Auguste meilleur qu'il n'étoit, & Sejan rendit Tibère un monstre odieux. Enfin, à quelques exceptions près, le véritable homme de lettres est utile, aimable, sensible & bon; & l'amitié peut se permettre ici de dire, que Boufflers le prouve autant par son caractère que par son esprit. L. P. SÉGUIN aîné.

Bourse du 21 messidor.

Rente provisoire, 20 fr. 75 c. — Tiers consol., 30 fr. 75 c. — Bons  $\frac{2}{3}$ , 1 fr. 50 c. — Bons d'arrérage, 87 fr. 75 c. — Bons pour l'an 8, 82 fr. 88 c. — Syndicat, 67 fr. 00 c. — Coupures, 67 fr. 75 cent.

(1) Voyez la feuille du 17 messidor.